

## Marc Bloch L'étrange défaite (extrait de la 3<sup>e</sup> partie)

[http://classiques.uqac.ca/classiques/bloch\\_marc/bloch\\_marc.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/bloch_marc/bloch_marc.html)

Parce que la bourgeoisie était ainsi anxieuse et mécontente, elle était aussi aigrie. Ce peuple dont elle sortait et avec lequel, en y regardant de plus près, elle se fût senti plus d'une affinité profonde, trop déshabituée, d'ailleurs, de tout effort d'analyse humaine pour chercher à le comprendre, elle préféra le condamner. On saurait p.182 difficilement exagérer l'émoi que, dans les rangs des classes aisées, même parmi les hommes, en apparence les plus libres d'esprit, provoqua, en 1936, l'avènement du Front populaire. Quiconque avait quatre sous crut sentir passer le vent du désastre et l'épouvante des ménagères dépassa, s'il était possible, celle de leurs époux. On accuse aujourd'hui la bourgeoisie juive d'avoir fomenté le mouvement. Pauvre Synagogue, à l'éternel bandeau. Elle trembla, j'en puis témoigner, plus encore que l'Église. Il en fut de même pour le Temple. « Je ne reconnais plus mes industriels protestants » me disait un écrivain, né dans leur milieu. « Ils étaient naguère, entre tous, soucieux du bien-être de leurs ouvriers. Les voici, maintenant, les plus acharnés contre eux. » Une longue fente, séparant en deux blocs les groupes sociaux, se trouva, du jour au lendemain, tracée dans l'épaisseur de la société française.

Certes, je n'ai nulle envie d'entreprendre ici l'apologie des gouvernements de Front populaire. Une pelletée de terre, pieusement jetée sur leurs tombes : de la part de ceux qui, un moment, purent mettre en eux leur foi ; ces morts ne méritent rien de plus. Ils tombèrent sans gloire. Le pis est que leurs adversaires y furent pour peu de chose. Les événements mêmes, qui les dépassaient, n'en portent pas, à beaucoup près, tout le poids. La tentative succomba, avant tout, devant les folies de ses partisans ou qui affectaient de l'être. Mais l'attitude de la plus grande partie de l'opinion bourgeoise fut inexcusable. Elle bouda, stupidement, le bien comme le mal. J'ai vu un brave homme, nullement insensible aux plaisirs des yeux, refuser de mettre les pieds à l'Exposition Universelle. Elle avait beau offrir cet incomparable trésor, orgueil de notre nation : les chefs-d'œuvre de l'art français. Un ministre abhorré l'avait inaugurée. Son achèvement avait été, disait-on, compromis par les exigences des syndicats. C'en était assez pour prononcer sur elle l'anathème. Quelles huées p.183 lorsqu'on nous parla d'organiser les loisirs. On railla, on boycotta. Les mêmes personnes élèvent aujourd'hui aux nues les mêmes efforts, depuis que l'idée a été reprise, plus ou moins sérieusement, sous un autre nom, par un régime selon leur cœur.

Surtout, quelles qu'aient pu être les fautes des chefs, il y avait, dans cet élan des masses vers l'espoir d'un monde plus juste, une honnêteté touchante, à laquelle on s'étonne qu'aucun cœur bien placé ait pu rester insensible. Mais, combien de patrons, parmi ceux que j'ai rencontrés, ai-je trouvés capables, par exemple, de saisir ce qu'une grève de solidarité, même peu raisonnable, a de noblesse : « passe encore », disent-ils, « si les grévistes défendaient leurs propres salaires ». **Il est deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France, ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération.** Peu importe l'orientation présente de leurs préférences. Leur imperméabilité aux plus beaux jaillissements de l'enthousiasme collectif suffit à les condamner. Dans le Front populaire — le vrai, celui des foules, non des politiciens — il revivait quelque chose de l'atmosphère du Champ de Mars, au grand soleil du 14 juillet 1790. Malheureusement, les hommes dont les ancêtres prêtèrent serment sur l'autel de la patrie, avaient perdu contact avec ces sources profondes. Ce n'est pas hasard si notre régime, censément démocratique, n'a jamais su donner à la nation des fêtes qui fussent véritablement celles de tout le monde. Nous avons laissé à Hitler le soin de ressusciter les antiques péans. J'ai connu, à la première armée, des officiers chargés d'entretenir le « moral » des troupes. Le commandement avait, pour cela, fait choix d'un banquier très parisien et d'un industriel du Nord. Ils pensaient que pour glisser « quelques vérités » dans les journaux du front il fallait, d'abord, les enrober de grasses plaisanteries. p.184 Quant au Théâtre aux Armées, plus il donnait de farces graveleuses, meilleur il leur semblait. **De plus en plus loin du peuple, dont elle renonçait à pénétrer, pour sympathiser avec eux, les authentiques mouvements d'âme, tour à tour refusant de le prendre au sérieux ou tremblant devant lui, la bourgeoisie, en même temps, s'écartait, sans le vouloir, de la France tout court.**

En accablant le régime, elle arrivait, par un mouvement trop naturel, à condamner la nation qui se l'était donné. Désespérant, malgré elle, de ses propres destins, elle finissait par désespérer de la patrie. Criez-vous que j'exagère ? Relisez les journaux que hier elle lisait et inspirait : vous serez édifié. Au temps où la Belgique venait de rejeter l'alliance au profit d'une neutralité tristement fallacieuse, un ami bruxellois me disait : « Vous ne vous imaginez pas le mal qu'ont fait à votre cause vos grands hebdomadaires. Ils proclament, chaque semaine, que vous êtes pourris. Que voulez-vous ! On les croit. » Nous ne les croyions nous-même que trop. Une grande partie de nos classes encore dirigeantes, celles qui nous fournissaient nos chefs d'industrie, nos principaux administrateurs, la plupart de nos officiers de réserve, sont parties en guerre toutes pleines de cette hantise. Ils recevaient les ordres d'un système politique qui leur semblait corrompu jusqu'aux moelles ; ils défendaient un pays qu'ils jugeaient, d'avance, incapable de résister ; les soldats qu'ils commandaient étaient issus d'un peuple, à leur gré, dégénéré. Quel que pût être leur courage personnel et la force de leur patriotisme, était-ce là une bonne préparation mentale pour lutter, comme il l'eût fallu « jusqu'au dernier quart d'heure » ?

Or, ces partis pris, les états-majors ne les partageaient que trop bien. Non qu'ils dussent nécessairement en être à ce point contaminés. Il s'en fallait de beaucoup que les officiers de carrière, même dans p.185 les plus hautes fonctions, sortissent tous de milieux héréditairement favorisés par la fortune. Plus d'un, au contraire, demeurait, par ses origines, très proche des couches populaires. Par profession et par point d'honneur, ils étaient, pour la plupart, fort étrangers à tout bas esprit mercantile. L'avenir du capitalisme, à supposer qu'ils eussent trouvé le temps de réfléchir sur lui, ne leur aurait assurément pas inspiré de considération particulière et une redistribution des richesses n'avait rien pour effrayer le plus grand nombre d'entre eux. Hommes de devoir, dans leur presque totalité, et patriotes fervents, ils étaient les soldats de la France. Ils auraient rougi qu'on pût les prendre pour les mercenaires de quelques intérêts privés ou d'une classe. Mais, que savaient-ils des réalités sociales ? L'école, la caste, la tradition avaient bâti autour d'eux un mur d'ignorance et d'erreur. Leurs idées étaient simples. « A gauche », on était « antimilitariste » ; on y pensait mal, on n'y respectait pas l'autorité, qui fait, comme chacun sait, la force principale des armées. Quant au socialiste, ils le connaissaient de longue date : c'était le mauvais troupier, qui se plaint perpétuellement de l'ordinaire et parfois, pour comble d'horreur, va saisir les journaux de ses jérémiades. Quiconque pactisait avec ces gens-là se trouvait suspect. Roosevelt même avait quelque chose de « bolcheviste » (je l'ai entendu dire, et par un chef d'état-major). Au surplus, étant, dans leur masse, d'esprit peu curieux, et, dressés, dès leur adolescence, à fuir l'hérésie, cette courte orthodoxie leur suffisait parfaitement. Ils ne cherchaient, en aucune façon, à s'informer. Parmi les feuilles étalées sur la table de notre popote, *le Temps* représentait l'extrême rouge. Ainsi, un groupe de jeunes chefs, recrutés entre les plus intelligents, n'ouvrait jamais un quotidien qui reflétait, si peu que ce soit, les opinions professées, à tort ou à droit, par la majorité des Français.

p.186 Battons notre coulpe. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le déplore : les hommes auxquels revenait l'honneur de représenter, au cours de ces dernières années, ce qu'il y avait chez nous de tendances d'esprit authentiquement libérales, désintéressées et humainement progressives, ont commis une de leurs plus lourdes fautes, en s'abstenant de tout effort pour se faire mieux comprendre d'un groupe professionnel où subsistaient de si hautes valeurs morales. Le malentendu date, je pense, de l'affaire Dreyfus et notre côté de la barricade n'en porta assurément pas, à l'origine, la responsabilité. Il n'en est pas pour cela plus excusable. Combien de fois, voyant mes camarades boire, comme petit lait, aux sources de haine et de bêtise que continuaient à dispenser, durant la guerre même, de sordides hebdomadaires, ne me suis-je pas dit « Quel dommage que de si braves gens soient si mal renseignés ! Quelle honte surtout que personne, jamais, n'ait véritablement cherché à les éclairer. »

Mais le fait est là : et nous pouvons maintenant en mesurer les résultats. Mal instruits des ressources infinies d'un peuple resté beaucoup plus sain que des leçons empoisonnées ne les avaient inclinés à le croire, incapables, par dédain comme par routine, d'en appeler à temps à ses réserves profondes, nos chefs ne se sont pas seulement laissés battre. Ils ont estimé très tôt naturel d'être battus. En déposant, avant l'heure, les armes, ils ont assuré le succès d'une faction. Quelques-uns, certes, cherchèrent, avant tout, dans le coup d'État, le moyen de masquer leur faute. D'autres cependant, dans le haut commandement, presque tous dans les rangs de l'armée étaient loin de poursuivre consciemment d'aussi égoïstes desseins. Ils n'ont accepté le désastre que la rage au cœur. Ils l'ont accepté, cependant trop tôt, parce qu'ils lui trouvaient ces atroces consolations : écraser, sous les

ruines de la France, un p.187 régime honni ; plier les genoux devant le châtimeut que le destin avait envoyé à une nation coupable.